

CONTRE-FEUX

Par Jean-Pierre THIBAUDAT

— 12 novembre 2005 à 04:32

A la Comédie de Saint-Etienne, une pièce de 1957 en résonance avec l'actualité.

Envoyé spécial à Saint-Etienne

Tandis que le nombre de poubelles, voitures et écoles maternelles incendiées diminue dans les quartiers de Saint-Etienne, ça continue de flamber à la Comédie. Fort heureusement, des pompiers éteignent chaque soir l'incendie qui menace de réduire en cendres ce théâtre mythique fondé par Jean Dasté. Cette figure tutélaire de la décentralisation théâtrale, qui fit connaître les grands auteurs aux banlieues stéphanoises et aux villages de la région, se réjouirait de voir François Rancillac mettre en scène Biedermann et les incendiaires de Max Frisch, «pièce didactique sans leçon», comme le souligne l'auteur suisse allemand (mort en 1991) traduit par Michaël Glück.

Brevet juteux. Dans la ville de la pièce, on ne compte plus les théâtres, les hôtels, les maisons bourgeoises, qui brûlent. Cela n'arrive qu'aux autres, songe l'industriel Biedermann (François Font, pilier de la Comédie) à l'heure du petit-déjeuner. La veille, il a licencié «parce qu'[il n'a] plus besoin de lui», un vieux collaborateur, inventeur d'un juteux brevet dont Biedermann a tiré bénéfice. L'industriel reprend un peu de café quand un SDF rebelle (inspiré à l'auteur par Boudu sauvé des eaux, le film de Jean Renoir, pense Rancillac) force sa porte et s'invite à sa table. «Ainsi vont les choses, monsieur, au jour d'aujourd'hui. On ne peut plus ouvrir un journal : et voilà, encore un incendie», devise Biedermann tandis que le dénommé Schmitz (Jean-Pierre Laurent, autre pilier) s'empiffre.

Oscillant entre pétoche et paternalisme, ni Biedermann ni son épouse (Françoise Lervy) ne savent trouver le ton juste (et non calculé) avec ce type qui, bientôt flanqué d'un acolyte fraîchement sorti de prison (Louis Bonnet, troisième pilier), entasse des bidons d'essence dans le grenier du couple. Les deux compères ne cachent pas qu'ils sont des incendiaires mais monsieur Biedermann ne peut pas le croire. Il finira par leur donner les allumettes qu'ils lui réclament.

Bonne idée. La pièce, écrite en 1957, nous revient toute brûlante d'actualité. D'autant que Rancillac, qui s'est lancé dans l'entreprise bien avant les récentes voitures flambées, a la bonne idée de faire interpréter le chœur des citoyens à la fois pompiers, comité de veille et chœur grec - par des comédiens amateurs stéphanois habillés comme vous et moi et dispersés dans la salle. «Car ce que tu nommes Fatalité / Sans demander d'où elle vient / Ce Monstre qui ruine aussi les cités / N'est autre que la Bêtise», psalmodient-ils. Dans un épilogue hilarant et inédit en français, nous sommes en enfer, les incendiaires, potes à Lucifer, accueillent les Biedermann qui n'en mènent pas large. Mais ils sont sauvés par la CGT locale. Furibard, parce que le ciel vient d'amnistier des hommes politiques comme on a coutume de le faire sur terre, l'enfer se met en grève.

On ne saurait rêver plus actuelle parabole. «Ce qui m'a passionné dans cette pièce, dit Rancillac, c'est la question de l'impuissance. Celle d'un monde qui geint mais ne sait pas se battre, d'une génération aux ailes rognées qui ne sait pas dire non. On sait que le monde va mal, qu'il y a de la misère, que le tiers-monde et les banlieues explosent, mais on se rabat sur le silence. Les incendiaires disent tout mais personne ne les croit.»

Pendant que ça flambe à la Comédie, Jean-Claude Berutti, codirigeant le lieu avec Rancillac, fait du théâtre de proximité dans les appartements de sept quartiers de Saint-Etienne. Nous sommes rue de l'Eternité, chez les Feuillatey, des jeunes retraités au Crêt de Roc. Un quartier calme : deux voitures brûlées. Hormis les fleuristes (le cimetière est à deux pas), le seul commerçant est un boulanger. Il s'est assis sur un banc comme des membres d'une amicale laïque ou une association de boulistes. Jeunes et vieux mêlés.

Justesse. A portée de main des spectateurs, les deux acteurs d'Occupations s'échangent les mots de Simone Weil mis en musique par Salomé Broussky. Lou Wenzel est impressionnante de justesse dans le rôle de la philosophe établie en usine et qui, dégoûtée, a quitté l'enseignement le jour où on a demandé aux profs de signer un papier assurant qu'ils étaient français depuis trois générations. Brice Beaugier ne passe pas inaperçu dans celui d'un étranger vivant en France depuis quelques années et recherché par la police. La pièce se passe en 1942, sous Pétain. Les échos sont, là aussi, brûlants d'actualité. Jusqu'à la dernière réplique : «Quand se produira la cassure avec laquelle il pourra être question de chercher à construire quelque chose de nouveau ?» ➤

Jean-Pierre THIBAUDAT

Biedermann et les incendiaires à la Comédie de Saint-Etienne, jusqu'au 15 novembre. Occupations dans les quartiers de la ville, jusqu'au 16 décembre. Rés. : 04.77.25.14.14.